

Liberty Lost: On Economic Crisis and the Suppression of Dissent

La liberté perdue : crise économique et répression de la dissidence

Michael DiRisio

Numéro 77, hiver 2013

Indignation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

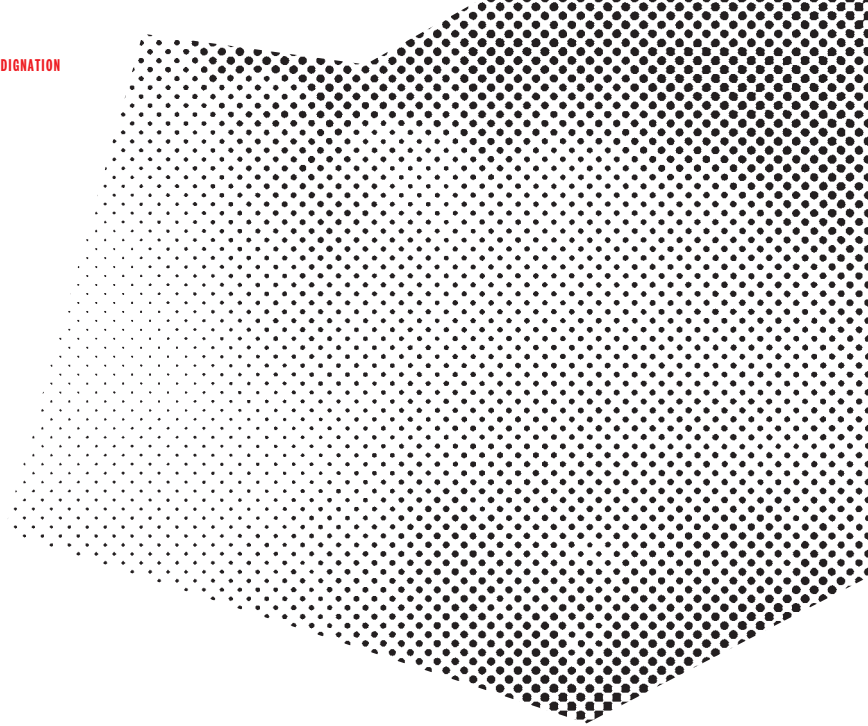
Citer cet article

DiRisio, M. (2013). Liberty Lost: On Economic Crisis and the Suppression of Dissent / La liberté perdue : crise économique et répression de la dissidence. *esse arts + opinions*, (77), 20–25.

LIBERTY LOST: ON ECONOMIC CRISIS AND THE SUPPRESSION OF DISSENT

LA LIBERTÉ PERDUE
CRISE ÉCONOMIQUE
ET RÉPRESSION DE LA DISSENCE

MICHAEL DRISIO



L'instabilité de l'économie mondiale, combinée à la précarité croissante des travailleurs salariés à l'époque moderne, a entraîné une vague de dissidence et de résistance qui s'exprime sous la forme de soulèvements de masse et, chez les artistes canadiens, d'une production à caractère politique de plus en plus critique. Carole Condé et Karl Beveridge sont des artistes importants à cet égard, car leur intérêt de longue date pour les enjeux liés au travail assure l'expression d'une dissidence par ailleurs souvent muselée. L'œuvre *Liberty Lost* (2010) aborde un certain nombre des enjeux politiques les plus importants auxquels doivent faire face les Canadiennes et les Canadiens dissidents à l'heure actuelle. Une analyse critique de l'œuvre effectuée en reprenant certains des concepts politiques et esthétiques formulés par le philosophe français Jacques Rancière permet d'y distinguer des voix qui se prononcent sur des enjeux politiques précis et sur les divisions ontologiques qui déterminent qui peut parler et ce qui peut être dit.

LE G20 ET LE MUSELLEMENT DU PEUPLE

Le Sommet du G20, qui a eu lieu en 2010 à Toronto, avait pour but de faire progresser les relations économiques internationales, d'ouvrir le marché mondial et de servir de forum de discussion sur la réponse à apporter à la crise financière généralisée¹. Vu la présence marquée de représentants du pouvoir politique au Sommet, qui accueillait les dirigeants de vingt des pays les plus riches du monde, la rencontre a fait l'objet de vastes manifestations qui ont embrasé les rues de Toronto. Si elle était en grande partie non violente, cette manifestation de dissidence a été fortement, et parfois violemment réprimée, et la vague d'arrestations et de condamnations qui a suivi fait depuis l'objet de nombreuses critiques dans les médias alternatifs du Canada.

Les artistes torontois Carole Condé et Karl Beveridge, qui ont participé aux protestations entourant le G20, tracent un portrait de cette répression dans leur photomontage intitulé *Liberty Lost*. Montrant les agents de la police antiémeute matraquer et arrêter des manifestants qui se déplacent le long de l'imposante clôture à mailles losangées montée sur des blocs de béton, érigée spécialement pour le Sommet, l'œuvre

1. « Déclaration du Premier ministre du Canada à l'ouverture de la réunion des sherpas du G20 », Premier ministre du Canada (site web), 18 mars 2010, www.pm.gc.ca/fra/media.asp?id=3209 [consulté le 20 août 2012].

The precarity of the global economy, combined with the increasingly precarious state of modern wage-labour, has led to a wave of dissent and resistance, one that has materialized in both mass protests and increasingly critical political art from Canadian artists. Toronto artists Carole Condé and Karl Beveridge are important in this regard as their sustained interest in addressing labour issues continues the dissent that is often otherwise suppressed. Their work *Liberty Lost* (2010) addresses a number of the most significant political issues facing dissenting Canadians at present, and a critical analysis of the work, employing some of the political and aesthetic terms used by French philosopher Jacques Rancière, reveals voices that address both specific political issues and ontological divisions that limit who can speak and what can be said.

G20 AND THE PEOPLE HUSHED

The 2010 G20 Summit in Toronto was intended to improve and further international economic relations, open up the global market, and provide a forum to discuss ways of responding to the ongoing global financial crisis.¹ Given the concentration of political power at the Summit, with representatives from twenty of the world's wealthiest countries, it attracted widespread protests that enflamed the streets of Toronto. Despite being predominantly non-violent, this dissent was significantly, and at times violently, suppressed, and the ensuing flurry of arrests and convictions has been a point of contention in Canada's alternative media ever since.

With their photomontage *Liberty Lost*, Toronto artists Condé and Beveridge, who attended the G20 protests, portray this suppression. Depicting riot police clubbing and arresting protesters marching alongside the large concrete and chain link fence installed for the G20 Summit, *Liberty Lost* makes real the violence and hostility of many of the arrests (over 1,100²) that occurred during the protests. The severity of these arrests led Ontario Ombudsman André Marin, who is given the responsibility of investigating public and governmental complaints, to refer to the arrests

1. "Opening statement by the Prime Minister to the G20 Sherpas' meeting," Prime Minister of Canada (website), March 18, 2010, (accessed August 20, 2012). www.pm.gc.ca/eng/media.asp?id=3209

2. "G20 oversight dogged by poor communication, says report" Canadian Broadcasting Corporation, June 28, 2012, (accessed August 23, 2012). www.cbc.ca/news/canada/toronto/story/2012/06/28/g20-summit-versight-report325.html

rend compte de la violence et de l'hostilité qui ont caractérisé un grand nombre des arrestations (plus de 1 100)² effectuées lors des manifestations. Devant la gravité de ces arrestations, l'ombudsman de l'Ontario, André Marin, qui avait reçu le mandat de faire enquête sur les plaintes du public et du gouvernement, a parlé de « la pire attaque à l'endroit des libertés civiles de l'histoire du Canada³ ». Les médias traditionnels du Canada n'ont cessé de minimiser le fait qu'une bonne partie de ces arrestations constituaient une violation du droit de manifester, et après une couverture médiatique initiale, la question a semblé s'estomper peu à peu dans les préoccupations du public. Dans ce contexte, il importe que *Liberty Lost* continue de circuler et d'être exposée, car elle plaide pour que cette violence ne sombre pas dans l'oubli.

Il importe tout autant de ne pas oublier les critiques, tant concrètes que générales, faites par les protestataires. Au centre de *Liberty Lost*, au milieu des manifestants, on peut voir une pancarte où il est inscrit « G20 WASTE... », le reste du texte étant caché par la foule. Si le message demeure ouvert, puisque le regardeur peut déterminer lui-même ce qui est gaspillé par le G20, un certain nombre de critiques précises ont été formulées à l'égard des dépenses entourant le Sommet, et ces critiques pourraient toutes constituer le propos de la pancarte. Le milliard de dollars qui a été consacré aux mesures de sécurité pour le Sommet a fait l'objet de critiques sévères, d'autant plus que la sécurité pour le précédent G20, celui de Londres, n'avait coûté que trente millions de dollars⁴. La prise en considération non seulement des revendications spécifiques, mais aussi de la voix de la population en général est importante, car sans prise de parole, il ne peut y avoir de démocratisation de l'action politique. La parole est essentielle aux mouvements de protestation et à l'action politique en général, et sa suppression est le signe d'une démocratie déficiente.

UNE PERTE DE LIBERTÉ ET DE PAROLE

Liberty Lost est révélatrice de la nouvelle orientation générale qui caractérise une bonne partie des critiques émises par la gauche. Ainsi, ce n'est plus seulement le domaine politique qui fait l'objet de critiques, mais aussi la domination des grandes entreprises sur la politique⁵. Reflet de ce changement, l'œuvre reprend la toile *La liberté guidant le peuple* (1830) d'Eugène Delacroix, à laquelle elle fait visuellement référence. Cette dernière rend hommage à la révolution parisienne de 1830, et montre en son centre une femme de grande taille représentant la liberté, qui brandit le drapeau de la Révolution française. En revanche, *Liberty Lost* comporte en son centre non pas une fière libératrice, mais un agent de la police antiémeute brandissant sa matraque, laquelle est placée juste à côté du mât de l'imposant drapeau de la Banque de Montréal (BMO). En raison de cette proximité, un lien visuel est établi entre la matraque et le mât, et l'agent de police semble brandir le drapeau de la BMO. La liberté, quant à elle, gît sous la botte de l'agent et tente d'empêcher le coup de matraque qu'il est sur le point de lui asséner. La substitution

2. « G20 oversight dogged by poor communication, says report », Canadian Broadcasting Corporation, 28 juin 2012, www.cbc.ca/news/canada/toronto/story/2012/06/28/g20-summit-versight-report325.html [consulté le 23 août 2012].

3. Ibid. [Trad. libre]

4. Colin Freeze, « Billion-dollar G20 security cost not a 'blank cheque,' security czar argues », *The Globe and Mail*, vendredi 28 mai 2010, www.theglobeandmail.com/news/world/billion-dollar-g20-security-cost-not-a-blank-cheque-security-czar-argues/article4321102/ [consulté le 24 août 2012].

5. Voir la conférence de Noam Chomsky intitulée « Class War: The Attack on Working People », *Epitaph*, 10 novembre 1996, ainsi qu'une bonne partie des écrits de Chris Hedges, David Harvey et Antonio Negri. Occupy Wall Street en est un exemple, car c'était Wall Street, et non la Maison-Blanche, qui constituait la principale cible des critiques.

as the “most massive compromise of civil liberties in Canadian history.”³ Canada's mainstream media continually downplays the extent to which so many of these arrests violated individuals' rights to demonstrate, and despite the initial coverage in the media, the issue seems to have faded out of the public consciousness. In light of this, it is important that *Liberty Lost* continues to circulate and be exhibited as it asks that the violence not be forgotten.

It is also important not to forget both the concrete and general criticisms made by the protesters. In the centre of *Liberty Lost* a sign from deep in the crowd reads “G20 WASTE...” with the rest of the text obscured by the crowd. Although this leaves the message open, as the viewer can determine what was wasted by the G20, there have been a number of criticisms of the spending involved in the summit, any one of which might complete the sign. The approximately one billion dollars that was spent on the security measures for the summit has been harshly criticized, especially significant when one considers that security for the previous G20 in London, England, amounted to only thirty million dollars.⁴ Considering not only specific claims but also the voice of the people in general is also important, as without voice there can be no democratization of political action. These voices are central to both protest movements and political action in general, and the silencing of this voice is an indication of a broken democracy.

A LOSS OF LIBERTY AND VOICE

Liberty Lost also points to a general shift in much of the criticism from the Left, wherein it is not the political domain alone that is the object of criticism but also the corporate domination of politics.⁵ It points to this through its remaking of Eugene Delacroix's *Liberty Leading the People* (1830), which it visually references. *Liberty Leading the People*, which pays homage to the Paris Revolution of 1830, has at its centre a tall woman, who represents Liberty, holding up the flag of the French Revolution. *Liberty Lost* has at its centre, however, not a proud liberator, but a riot police officer holding up his baton, which lies just beside the flagpole for the large Bank of Montreal (BMO) flag. As a result of its proximity, the baton visually connects to the flagpole, and thus the police officer appears to raise the BMO flag. Liberty is lying beneath the officer's boot, resisting the blow that is about to come from the officer's baton. This substitution of a corporate one for a national flag seems to reference this shift in criticism and questions where the power lies in the contemporary nation-state. The police violence can be seen serving the financial sector over the people, and resistance seems remarkably difficult.

Jacques Rancière's concept of the police is important here as it broadens the sociopolitical analysis accounting for the fundamental structures that maintain events such as the G20 Summit. Rancière, when speaking of the police, makes reference not to individual officers, but to a divisive and excluding force which limits groups to specific functions in specific spaces.⁶ This system is greater than the conventional notion of “the police”; it is the systemic tendency towards the creation of boundaries. These divisions

3. Ibid.

4. Colin Freeze, “Billion-dollar G20 security cost not a 'blank cheque,' security czar argues,” *The Globe and Mail*, Friday May 28, 2010, (accessed August 24, 2012). www.theglobeandmail.com/news/world/billion-dollar-g20-security-cost-not-a-blank-cheque-security-czar-argues/article4321102/

5. See Noam Chomsky's lecture “Class War: The Attack on Working People,” (*Epitaph*, November 10, 1996) as well as much of the writing of Chris Hedges, David Harvey, and Antonio Negri. Occupy Wall Street serves as an example of this, as it was Wall Street, not the White House, that was the focus of the criticism.

6. Jacques Rancière and Davide Panagia, “Dissenting Words: A Conversation with Jacques Rancière,” *Diacritics* 30, no. 2 (2000): 124.



Carole Condé + Karl Beveridge, *Liberty Lost (G20, Toronto)*, 2010.
photo : © Condé + Beveridge

d'un drapeau d'entreprise à un drapeau national semble illustrer ce changement d'orientation des critiques, et nous incite à nous demander où réside le pouvoir dans l'État-nation moderne. La violence policière peut être vue comme étant au service du secteur financier au détriment du peuple, et la résistance semble remarquablement ardue.

Le concept de police formulé par Jacques Rancière est important ici, car il contribue à élargir l'analyse sociopolitique en tenant compte des structures fondamentales qui sous-tendent des événements tels que le Sommet du G20. Quand il parle de police, Rancière fait référence non pas à des agents individuels, mais à une force porteuse de division et d'exclusion qui contraint les groupes à se limiter à certaines fonctions précises dans certains lieux précis⁶. Ce système excède la notion traditionnelle de « police » ; il s'agit d'une tendance systémique à la création de frontières, dont les divisions ne se limitent pas aux imposantes clôtures qui encerclaient la soi-disant zone de « libre expression » au Sommet du G20 — là où, comble d'ironie, ont eu lieu de nombreuses arrestations —, mais englobent la division fondamentale entre protestataires et agents de police, ou entre ceux qui ont une voix et ceux qui n'en ont pas.

Rancière oppose cette notion de police à sa vision de la politique : la politique ne se résume pas à l'arène politique traditionnelle, mais suppose une expansion de celle-ci et l'inclusion de ceux qui sont autrement privés de parole. Là où la police affirme que les espaces de mouvement et de circulation, comme la ville, sont des espaces de mouvement et de circulation *seulement*, Rancière soutient, lui, que « la politique consiste à transformer cet espace de circulation en espace de manifestation du sujet : le peuple, les travailleurs, les citoyens⁷ ». Ce peuple, ces travailleurs et ces citoyens qui protestaient dans les rues de Toronto les 26 et 27 juin 2010 posaient un geste politique, non pas en s'engageant auprès d'une institution politique ou d'une organisation gouvernementale, mais simplement en s'arrêtant dans les rues pour prendre la parole. Le travailleur de la construction que l'on aperçoit à gauche du centre dans *Liberty Lost* s'est immobilisé, pancarte en main : une action significative, pas tant en raison de l'opposition de cet ouvrier à une politique ou à une autre que de son choix de contribuer à la construction sociale de la ville.

L'ART DE LA DISSIDENCE
On peut voir dans *Liberty Lost* un autre travailleur, qui est à l'ouvrage pendant que les protestataires manifestent. Il s'agit de Karl Beveridge lui-même. Situé à l'extrême gauche du cadre, il se déplace vers la foule. Le travail de cet artiste et de Carole Condé ne doit pas être passé sous silence, car c'est ce travail qui donne son cadre à cette analyse critique et qui permet véritablement aux manifestants contre le G20 de poursuivre leur protestation dans les limites de l'image. Le créateur moyen en arts visuels doit composer, entre autres difficultés, avec un revenu annuel de loin inférieur au seuil de faible revenu⁸. L'artiste et essayiste Gregory Sholette, qui s'intéresse tout particulièrement à la dévalorisation des artistes en tant que travailleurs, soutient qu'« en tant que catégorie de travailleurs, les artistes sont surscolarisés et sous-employés et jouissent d'un revenu beaucoup moins élevé que d'autres travailleurs possédant le même degré de formation professionnelle⁹ ». Cette reconnaissance des créateurs qui abordent des enjeux liés au travail et à l'économie est

are not limited to the massive fences that enclosed the so-called “free speech” zone at the G20 Summit—ironically, where many of the arrests took place—but include the fundamental division between protester and police officer, or between those who have a voice and those who do not.

Rancière contrasts this notion of the police with his view of politics: politics is not limited to the conventional political arena, but is the expansion and inclusion of those who are otherwise voiceless. Where the police claim that spaces for movement and circulation, such as the city, are spaces for movement and circulation *only*, “politics, by contrast, consists in transforming this space of ‘moving along,’ of circulation, into a space for the appearance of the subject: the people, the workers, the citizens.”⁷ These people, these workers and citizens protesting in the streets of Toronto on June 26 and 27, 2010, were acting politically, not by engaging with a political institution or governmental organization, but by simply stopping in the streets to speak. The construction worker left of centre in *Liberty Lost* has stopped, sign in hand: an action that is significant not for the worker's opposition to one policy or another, but for his choice to contribute to the social construction of the city.

THE ART OF DISSSENT

Looking past the construction worker, another worker can be seen within the frame of *Liberty Lost*, one who is at work while the other protesters march. That worker is Beveridge himself, who can be seen on the far left, moving towards the crowd. The work of his and Condé's should not be overlooked here as it is that very work which has constructed the frame for this critical analysis, and it is that work which veritably allows those G20 protesters to continue their march within the bounds of the image. The average Canadian visual artist faces, among other difficulties, an annual income far below the low-income cut-off.⁸ Artist and writer Gregory Sholette, who pays particular attention to the underappreciation of artists as workers, states that “[as] a category of labour, artists are over-educated, under-employed, and make substantially less income compared to [other] workers with the same degree of professional training.”⁹ This recognition of artists who address issues related to labour and the economy is important, as their position is often overlooked relative to the precarity and devaluation of other forms of labour.

The importance of the work of these artists is not lost on Rancière, as his discussion of politics often shifts towards the role of the artist as a dissenting voice. The political, to Rancière, is hinged upon what he refers to as *dissensus*, a term which goes beyond dissent or a disagreement of interests or opinions. Dissensus includes “what is seen and what might be said,” as well as “who is qualified to see or say what is given.”¹⁰ It is a critical perspective that extends to the foundation set by the police. Rancière argues that the basic connection between art and politics should be built on this form of dissensus, where art remains open, without lessons or conclusions.¹¹ Throughout his writing on aesthetics and politics, Rancière exhibits a marked distaste for overly literal or prescriptive art, preferring that which upsets the boundaries and divisions that limit the voices of those who are not counted. The work of Condé and Beveridge is interesting in relation to this perspective, since it deals, often quite overtly, with specific issues. While their work tends to include a specific criticism, it does, however, continually and simultaneously contend with

6. Jacques Rancière et Davide Panagia, « Dissenting Words: A Conversation with Jacques Rancière », *Diacritics*, vol. 30, n° 2, 2000, p. 124.

7. Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, Paris, La Fabrique (Folio Essais), 1998, p. 242.

8. Hill Strategies, « A Statistical Profile of Artists in Canada: Based on the 2006 Census », *Statistical insights on the arts*, vol. 7, n° 4, 2009, p. 5 et 9.

9. Gregory Sholette, « Speaking Pie to Power: Can We Resist the Historic Compromise of Neoliberal Art? », dans J. Keri Cronin et Kirsty Robertson (dir.), *Imagining Resistance: Visual Culture and Activism in Canada*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2011, p. 31.

7. Jacques Rancière, *Dissensus: On Politics and Aesthetics*, trans. Steven Corcoran (New York: Continuum, 2010), 37.

8. Hill Strategies, « A Statistical Profile of Artists in Canada: Based on the 2006 Census » *Statistical insights on the arts* 7, no. 4 (2009): 5, 9.

9. Gregory Sholette, « Speaking Pie to Power: Can We Resist the Historic Compromise of Neoliberal Art? » in *Imagining Resistance: Visual Culture and Activism in Canada*, eds. J. Keri Cronin and Kirsty Robertson (Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 2011), 31.

10. Rancière and Panagia, « Dissenting Words, » 124.

11. Rancière, *Dissensus*, 140.

importante, la situation des artistes étant souvent négligée comparativement à la précarité et à la dévalorisation d'autres formes de travail.

L'importance du travail de ces artistes n'échappe pas à Rancière qui, dans son analyse de la politique, aborde souvent le rôle de l'artiste en tant que voix dissidente. Aux yeux de Rancière, l'essence de la politique est ce qu'il appelle le *dissensus*, terme dont le sens va au-delà de la dissidence ou de la divergence d'intérêts ou d'opinions. Le dissensus englobe « ce qui est vu et ce qui pourrait être dit », et « qui est qualifié pour voir ou dire ce qui se produit¹⁰ ». Il s'agit d'un point de vue critique qui s'étend aux frontières établies par la police. Rancière affirme que le lien fondamental entre l'art et la politique devrait s'appuyer sur cette forme de dissensus, où l'art demeure ouvert, sans donner de leçons ni proposer de conclusions¹¹. Dans ses écrits sur l'esthétique et la politique, Rancière montre une aversion marquée pour l'art trop littéral ou prescriptif, affichant une préférence pour celui qui brouille les frontières et les divisions qui restreignent la parole de ceux qui ne comptent pas. Dans cette perspective, les œuvres de Condé et de Beveridge présentent un intérêt particulier, car elles abordent, souvent assez explicitement, certains enjeux précis. Si le travail de ces artistes a tendance à contenir une critique de certaines questions spécifiques, il s'attaque cependant continuellement et simultanément aux fondations mêmes de l'organisation politique qu'il critique, comme en témoigne l'allusion à la chute de la liberté elle-même.

La contribution de Carole Condé et de Karl Beveridge dépasse de loin le cadre du photomontage décrit précédemment, et il ne faut pas minimiser l'importance de l'engagement soutenu qui les a amenés à produire, au cours des trois dernières décennies, un art politique qui aborde certains des enjeux les plus significatifs pour les travailleurs¹². Cet engagement, combiné au dynamisme des autres membres du groupe de travail Labour, Arts and Media — dont Condé et Beveridge sont des membres fondateurs —, a donné lieu à la création du Mayworks Festival of Working People and the Arts, qui se déroule à Toronto au début du mois de mai, chaque année depuis 1986¹³. Dorénavant implanté dans de nombreuses villes canadiennes d'importance, de Halifax à Calgary en passant par Windsor, le festival a pour but de rappeler l'histoire de l'exploitation des travailleurs au Canada et celle des mouvements ouvriers et syndicaux qui ont été mis sur pied pour y répondre, de reconnaître les domaines où les conditions de travail sont inacceptables encore aujourd'hui et de célébrer les améliorations qui ont eu lieu dans d'autres au profit des travailleurs. Dans un contexte marqué par le déclin des syndicats et la précarité croissante de la main-d'œuvre canadienne, les artistes tels que Condé et Beveridge expriment non seulement leurs propres préoccupations, mais aussi, à partir d'une pratique fondée sur la collaboration, les préoccupations de celles et ceux qui sont trop souvent privés de parole.

[Traduit de l'anglais par Gabriel Chagnon]

10. Rancière et Panagia, op. cit., p. 124. [Trad. libre]

11. Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, La Fabrique, 2000, 80 p.

12. J. Keri Cronin et Kirsty Robertson (dir.), « Carole Condé and Karl Beveridge: A Living Culture Needs a Living Wage », *Imagining Resistance: Visual Culture and Activism in Canada*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2011, p. 75.

13. Ibid., p. 77.

Michael DiRisio détient une maîtrise en arts de l'Université de Windsor. Ancien membre de la division de la Brock University du Groupe de recherche sur l'intérêt public de l'Ontario, il est le fondateur du groupe Art of Breaking Boundaries, qui offrait des ateliers hebdomadaires sur les pratiques artistiques indépendantes. Plus récemment, il a été coorganisateur et artiste participant du Windsor's MayWorks Festival, où il abordait des enjeux touchant entre autres les droits civiques et les économies alternatives.

the very foundations of the political organization they are criticizing, as evidenced in their allusion to the fall of Liberty herself.

The contributions of Condé and Beveridge extend far beyond the scope of the aforementioned photomontage, and their prolonged dedication to creating political art that addresses some of the most significant issues affecting working people in the last three decades should not be understated.¹² This dedication, combined with the drive of the other members of the Labour, Arts and Media working group—of which Condé and Beveridge are founding members—led to the creation of the Mayworks Festival of Working People and the Arts, which has been held in Toronto at the start of every May since 1986.¹³ The festival is now celebrated in many large Canadian cities, from Halifax to Windsor to Calgary, where it recalls Canada's history of worker exploitation and the labour and union movements that were formed in response; it recognizes areas where working conditions are still unacceptable and celebrates the improvements that have been made in other areas for workers. Despite the decline of unions and the increasing precarity of Canadian workers, artists such as Condé and Beveridge voice not only their own concerns, but through the collaborative nature of their practice, the concerns of those who are too often left voiceless.

12. J. Keri Cronin and Kirsty Robertson, "Carole Condé and Karl Beveridge: A Living Culture Needs a Living Wage," in *Imagining Resistance: Visual Culture and Activism in Canada*, eds. J. Keri Cronin and Kirsty Robertson (Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 2011), 75.

13. Cronin and Robertson, "Carole Condé and Karl Beveridge," 77.

Michael DiRisio is a graduate student in the Masters of Fine Arts program at the University of Windsor. A past member of the Brock University division of the Ontario Public Interest Research Group, he was the founder of *Art of Breaking Boundaries*, which held weekly workshops focusing on DIY art practices. Most recently, he has acted as co-organizer and participating artist of Windsor's MayWorks Festival, addressing issues that include rights and alternative economies.